

en attendant, c'est un immense avantage pour les libéraux qui soutiennent la lutte sur des terrains plus prosaïques, que leurs principes soient défendus avec l'élévation, la dignité de parole, la haute moralité sociale et surtout la forte sympathie, aussi profonde que raisonnable, pour les classes populaires, dont les récents discours de Gambetta ont revêtu les doctrines du libéralisme, acceptées partout dans le monde occidental.

Il y a deux raisons qui suffisent, il nous semble, pour justifier pleinement la politique des transactions et sur lesquelles on ne saurait trop insister : 1° la nécessité pour la démocratie française de ne pas perdre un seul instant de vue les mouvements et les moyens d'action de ses ennemis, de son ennemi politique, le bonapartisme, et de son ennemi social, le jésuitisme; — 2° la nécessité pour la démocratie française de s'isoler le moins possible dans ses revendications et dans sa méthode de lutte du libéralisme européen. Cette seconde considération n'est pas la moins importante. On peut remarquer qu'elle a été bien saisie et mise en relief avec force par l'écrivain que nous venons de citer. Elle est de nature à frapper tous ceux qui pensent que la France, telle qu'elle est sortie de la guerre de 1870, est tenue à une certaine prudence, même dans sa politique intérieure, que le bon sens lui est devenu une condition de salut et de vie, et qu'elle n'a plus d'extravagances à se permettre parce qu'elle ne saurait désormais s'en permettre impunément.

F. PILLON.

BIBLIOGRAPHIE

LES THÉORIES DU RIRE

LE RIRE DANS LA VIE ET DANS L'ART, par V. Courdaveaux. — THÉORIE SCIENTIFIQUE DE LA SENSIBILITÉ, par L. Dumont. — L'EXPRESSION DES ÉMOTIONS CHEZ L'HOMME ET LES ANIMAUX, par Ch. Darwin. — THE EMOTIONS AND THE WILL, by A. Bain. — Kant, CRITIQUE DU JUGEMENT.

M. Courdaveaux, à qui nous devons d'autres intéressants ouvrages d'esthétique ou de critique littéraire et une fort belle traduction d'un ouvrage capital de philosophie morale, les *Entretiens d'Epictète recueillis par Arrien*, se propose de nous donner une série d'études sur le comique. La première qu'il publie est ce petit traité *du rire dans la vie et dans l'art* que nous avons déjà eu l'occasion de citer avantageusement à propos des théories du plaisir et de la peine. Elle porte cette épigraphe qui constate que M. Courdaveaux, après une due analyse du sujet et l'examen de tous les systèmes connus, n'a trouvé à se satisfaire dans aucun : « Il

» n'y a pas de théorie sur le rire qui tienne contre un album de Cham ou contre une comédie d'Aristophane. » Tout en ne partageant pas cette opinion, nous accordons, à l'éloge de l'auteur, qu'elle emprunte une sérieuse vraisemblance aux observations nombreuses et attentives qu'il a faites et à son argumentation claire et franche, exempte de préventions métaphysiques. Mais peut-être ne s'est-il pas assez demandé si certaines de ces théories, approfondies et convenablement interprétées, ne se trouveraient pas admettre des conditions communes et s'étendre à des cas qui lui ont semblé réfractaires, et même aux plus irréductibles de tous en apparence.

Commençons par signaler brièvement, avec M. Courdaveaux, un certain nombre d'explications du rire qui ont place dans l'histoire des systèmes et qui se prolongent en formules plus au moins nettes dans les livres de notre temps.

L'une des plus caractéristiques commence à Hobbes et se reconnaît encore assez bien chez M. Bain. Elle veut voir dans la *malignité* le fond même des sentiments humains qui sont liés avec le rire, sauf à y joindre quelques conditions parmi lesquelles la première place revient à juste titre à l'*accident* et à l'*imprévu*. Le premier type de ces sortes de théories nous paraît avoir été donné par Hobbes beaucoup plus que par Descartes dont la théorie un peu confuse est trop malmenée par M. Courdaveaux. L'auteur du *Léviathan*, toujours si dogmatique, si absolu, pense que « la passion du rire est un mouvement subit de vanité produit par » une conception soudaine de quelque avantage personnel, comparé à une faiblesse que nous remarquons actuellement dans les autres, ou que nous avions nous-mêmes auparavant ». Un peu après, dans ce tableau si original des passions où les traits qui les caractérisent suivant lui sont empruntés des accidents d'une course, Hobbes ne craint pas de forcer ainsi sa définition :

« Tomber subitement, c'est disposition à pleurer ;

» Voir tomber un autre, c'est disposition à rire ; »

et il ne lui plait pas même de songer que si la chute d'autrui est suivie d'un mal sérieux, elle provoque le plus souvent chez le spectateur un autre sentiment que celui de la vanité d'être resté soi-même debout.

M. Bain commence, et avec grande raison, par définir des classes du rire qui n'ont pas précisément affaire au *risible*. L'une est le rire provoqué par des causes toutes physiques, l'autre est celui qui dépend de cette exubérance de joie et de mouvement et de cette espèce d'expansion vive des *esprits* dont ce philosophe a fait une étude spéciale et tiré d'intéressantes applications ; une troisième est le sourire, lié comme on sait à l'expression des sentiments tendres et quelquefois à celle de l'amour de soi, du contentement de soi-même. Il remarque enfin que tout ce qui exalte les *esprits*, supprime une contrainte, ajoute à la conscience de l'énergie, est la cause d'une émotion de plaisir qui a pour manifestation le rire. Peut-être, dit-il, le sourire dont les sentiments tendres sont accompagnés est-il la forme la plus contenue du mouvement expansif que provoquent ces sortes de sentiments. De là il passe au rire qui concerne le risible proprement dit, ou le plaisant, le comique.

« On a coutume de dire que le comique est ce qui est en désaccord (*caused by incongruity*) ; que toujours il implique la rencontre de deux choses au moins, ou

» qualités, qui nous offrent quelque sorte d'opposition de nature en elles. Mais
 » la question est de savoir quelle est cette espèce de désaccord ou opposition qui fait
 » inévitablement rire. » Ici, l'auteur énumère les cas faciles à multiplier de rapports
 de non-convenance qui n'ont rien de risible. « L'occasion du comique est, selon
 » lui, l'abaissement (*dégradation*) de quelque personne, ou de quelque intérêt
 » élevés en dignité, pourvu que cet abaissement se produise en des circonstances
 » qui n'excitent aucune autre émotion forte. Suivant Aristote, la comédie est la
 » représentation de caractères sans dignité, non pas entachés de vices quelconques,
 » mais de ceux qui sont *bas*. Le risible a affaire à ce qui est bas ou défiguré ;
 » seulement il ne faut pas que la difformité ou la bassesse aient alors rien de
 » pénible ou de funeste, rien qui puisse produire pitié, peur ou colère, ou d'autres
 » sentiments puissants. Aristote aurait été mieux au but s'il avait dit que le comique
 » vient de ce que la chose qu'il fait paraître basse est celle qui a été vue aupara-
 » vant en dignité (*formerly dignified*) ; car de donner la simple peinture de ce
 » qui est déjà réputé bas ce n'est pas bien propre à exciter le rire. »

M. Bain continue cette exposition en rejetant l'opinion d'un auteur anglais (Campbell, *Philosophie de la rhétorique*) qui a soutenu, contrairement à Hobbes, que la bizarrerie, sans abaissement ou mépris de quoi que ce soit, s'associe avec le rire. Ce qu'il reproche lui-même à l'explication de Hobbes, c'est de prétendre que nous ayons besoin, pour être émus au comique, d'humilier quelqu'un et de faire un retour avantageux sur nous. Nous pouvons, observe-t-il, *rire sympathiquement*, et dans des cas où l'abaissement que nous concevons est lié à l'exaltation de quelque autre personnalité que la nôtre. Le rire peut être excité contre des classes, des partis, des institutions, des opinions et même contre des choses inanimées qui ont contracté de la dignité par voie de personnification et d'association d'idées. Enfin, n'avons-nous pas l'*humour*, cette faculté qui passe pour être de bonne et aimable nature et qui est fort éloignée de la glorification de soi-même aux dépens d'autrui. Sans doute il entre, même dans cette espèce de raillerie un élément d'abaissement, mais assez déguisé, et comme qui dirait *oint* de certaine douce infusion, pour ne pas consister en une joie non mitigée de supériorité triomphante. L'analyse de M. Bain se termine par une description et de justes et fines observations de cette espèce de soulagement qu'éprouvent et recherchent les hommes quand ils ont été quelque temps dans un état de contrainte, soit occupés à des affaires sérieuses, soit obligés de poser, de représenter, et qu'il leur est permis de quitter la tenue, de passer du sévère au plaisant, au joyeux de la vie. Les contrastes, particulièrement les idées abaissantes, sont ce qui favorise ces sortes de transition. Les meilleurs sujets en sont naturellement fournis par les fausses grandeurs, les dignités superficielles, les affectations, les poses, les prétentions basses, les airs d'importance, l'hypocrisie et la vanité, tout ce qui veut paraître au-dessus de ce qu'il est. Il faut bien convenir que l'homme est disposé aussi à mettre de côté les sentiments sérieux de respect et à accueillir en riant l'abandon de la dignité vraie ; « mais il est contre le meilleur de notre nature de nous conduire ainsi, et nous nous félicitons quand les choses vont autrement » .
 (*The emotions and the will*, p. 247-252.)

Assurément l'auteur de cette théorie fait preuve d'une pénétration en matière

de sentiments et d'une largeur d'esprit qui manquaient à Hobbes. Beaucoup des traits qui la composent sont à conserver pour une théorie définitive. Il n'en est pas moins vrai que, par sa persistance à garder comme universel et essentiel l'élément de l'*abaissement* dans ce qui est le sujet du rire, M. Bain nous rappelle encore trop l'opinion étroite et misanthropique de Hobbes. Ce dernier aurait pu fort bien consentir à cet élargissement de l'idée et de ses applications que réclame aujourd'hui l'éminent psychologue, pourvu qu'on lui concédât toujours le fait mental de l'abaissement de quelque chose et un peu aussi l'exaltation de quelque autre chose par comparaison et en retour. Selon nous, comme d'après M. Courdaveaux, qui pourtant ne nous semble pas avoir assez complètement exposé ni apprécié cette théorie qu'il réfute (*Du rire*, p. 84 et 86), il n'est pas précisément vrai que le soulagement d'une contrainte antérieurement subie et l'abaissement d'une chose auparavant respectée soit l'unique source du comique. Mais nous verrons que la même idée amendée et généralisée pourrait bien arriver à toucher le but, comme le dit M. Bain à propos d'un passage d'Aristote.

Une autre classe de théories du rire comprend celles que M. Courdaveaux trouve spécialement représentées en Allemagne et sur lesquelles il s'exprime en ces termes (p. 73) : « Le laid, l'avorté, le petit, et enfin le rien, voilà le pivot sur lequel toutes ces théories tournent, autant du moins que nous pouvons démêler quelque chose à travers les nuages dont les Allemands enveloppent leur pensée. » Jean-Paul Richter est cité ici, entre autres, pour cette particularité que, selon lui, « le risible est bien le petit ou le rien en opposition au grand ou même à l'infini... » mais que ce rien est une *absurdité sans mesure* qui ne se trouve pas réellement dans l'agent dont nous rions, mais qui lui est prêtée par une supposition de notre esprit ». On est surpris que M. Courdaveaux attache cette importance à un système de forme excentrique et ne dise rien, quand surtout il s'agit de l'Allemagne, d'une théorie semblable, et sans doute antérieure, qui a sa place dans l'esthétique de Kant. Il est vrai que la partie relative au comique est fort subalternisée dans la critique kantienne du beau, et que les réflexions du philosophe ont pu être insuffisantes sur cet article. La solution qu'il propose n'en a pas moins son intérêt et ne renferme pas moins des éléments dont il faudra toujours tenir compte.

Kant a classé la plaisanterie dans les *arts agréables* — par opposition aux *beaux-arts* — affront qu'il a infligé aussi à la musique et qui constate, il faut bien l'avouer, quelque chose d'incomplet dans son propre tempérament esthétique. Il s'est d'ailleurs préoccupé du côté physiologique du rire, ainsi qu'on va le voir. « Le jeu (il s'agit de la plaisanterie) débute par des pensées qui toutes occupent aussi le corps, en tant qu'elles sont exprimées d'une manière sensible, et comme l'entendement » s'arrête tout-à-coup dans cette exhibition où il ne trouve pas ce qu'il attendait, nous sentons l'effet de cette interruption qui se manifeste dans le corps par l'oscillation des organes, en renouvelle ainsi l'équilibre, et a sur la santé une influence favorable.

» Dans tout ce qui est capable d'exciter de vifs éclats de rire, il doit y avoir quelque chose d'absurde (en quoi par conséquent l'entendement par lui-même

» ne peut trouver satisfaction). *Le rire est une affection qu'on éprouve quand une*
 » *grande attente se trouve tout à coup anéantie.* Ce changement qui n'a certaine-
 » ment rien de réjouissant pour l'entendement nous réjouit cependant beaucoup
 » indirectement pendant un moment... c'est qu'en tant que simple jeu des repré-
 » sentations il produit un équilibre des forces vitales. »

Après quelques exemples heureusement choisis de plaisanteries conformes à ce type de l'attente, de la surprise et de la méprise, Kant ajoute : « Nous rions et
 » nous avons du plaisir parce que notre propre méprise en une chose qui nous
 » est d'ailleurs indifférente, ou plutôt l'idée que nous suivons est pour nous comme
 » une balle avec laquelle nous jouons quelque temps, tandis que nous pensions
 » seulement la saisir et la retenir... Quand l'illusion est dissipée, l'esprit revient
 » en arrière pour l'éprouver de nouveau, et ainsi, par l'effet d'une tension et d'un
 » relâchement qui se succèdent rapidement, il est porté et balancé pour ainsi dire
 » d'un point à un autre, et comme la cause qui en quelque sorte tendait la corde
 » vient à se retirer tout d'un coup (et non insensiblement), il en résulte un mou-
 » vement de l'esprit et un mouvement intérieur du corps, correspondant au
 » premier, qui se prolongent involontairement, et, tout en nous fatiguant, nous
 » égagent (produisent en nous des effets favorables à la santé)...

» Voltaire disait que le ciel nous avait donné deux choses en compensation de
 » toutes les misères de la vie : l'*espérance* et le *sommeil*. Il aurait pu ajouter le
 » *rire* si nous pouvions disposer aussi facilement des moyens propres à l'exciter.
 » chez des hommes sensés, et si le véritable talent comique n'était pas aussi rare
 » qu'est commun celui d'imaginer des choses qui *cassent la tête*, comme font les
 » rêveurs mystiques, ou bien des choses où l'on se *casse le cou*, comme font les
 » génies, ou enfin des choses qui *fendent le cœur*, comme font les romanciers
 » sentimentaux (et les moralistes du même genre). »

Dans un ordre d'idées semblables, un peu plus loin, Kant définit le comique (*laune*) par « le talent de se mettre volontairement dans une disposition d'esprit où l'on juge toutes choses tout autrement qu'à l'ordinaire (même en sens inverse) et cependant d'après certains principes de la raison. Celui qui est involontairement soumis à cette disposition d'esprit s'appelle fantasque (*launisch*); mais celui qui le prend volontairement et avec intention (pour exciter le rire par un contraste frappant), s'appelle comique (*launige*). Mais le comique appartient plutôt aux arts agréables qu'aux beaux-arts, parce que l'objet de ces derniers doit toujours conserver quelque dignité, et exige par conséquent un certain sérieux dans l'exhibition, comme le goût dans le jugement. » (*Critique du jugement*, trad. de M. Barni, t. I, p. 298-306).

La partie physiologique de la théorie de Kant est trop vague pour assumer un vrai caractère scientifique. Elle a cependant ce mérite de mettre en parallèle les oscillations physiques du rire avec les oscillations de l'esprit qui se porte successivement et périodiquement avec rapidité sur les termes opposés du contraste qui le surprend : et cette dernière observation a par elle-même une incontestable valeur psychologique. Au reste, le moment n'est peut-être pas encore venu de donner une entière précision au rapport qui doit exister entre les saccades du rire dans les deux domaines corrélatifs, et M. Herbert Spencer, quoique physiologiste, ne

nous paraît pas serrer la question de plus près que ne l'a fait Kant, dans l'explication suivante rapportée par M. Darwin (*L'expression des émotions*, trad. franç., p. 215) : « Si l'esprit étant fortement excité par des sentiments agréables, il vient à se produire quelque petit événement inattendu, si une idée imprévue frappe l'esprit, alors, d'après M. Herbert Spencer, la force nerveuse en quantité considérable qui allait se dépenser en produisant une quantité équivalente de pensées et d'émotions nouvelles, se trouve subitement dévoyée... Il faut que cet excès se décharge dans quelque autre direction, et il en résulte un flux qui se précipite, par les nerfs moteurs, jusqu'aux diverses classes de muscles, et qui provoque l'ensemble des actes demi-convulsifs que nous désignons sous le nom de rire. » *L'oscillation des organes* de Kant est ici plus topique que le simple *flux qui se précipite* de M. Spencer, et ce flux d'une force indéterminée, dépensée diversement en quantités équivalentes, n'est toujours qu'une hypothèse. Mais bornons-nous ici à l'exposition psychologique de notre sujet.

La théorie de Kant se range parmi celles que Courdaveaux caractérise comme plaçant la cause du rire dans la réduction de quelque chose à rien; du moins si notre attention s'arrête à la formule soulignée dans la *Critique du jugement* : « une grande attente tout à coup anéantie ». Mais visiblement cette formule est trop étroite pour renfermer les développements que Kant lui-même a donnés à sa pensée. Par ces développements, c'est à la théorie des oppositions et des contrastes qu'elle se rattache. Une application très-curieuse et très-vraie, notamment du rôle des contrastes, se trouve dans cette excellente qualification de la tournure d'esprit comique, envisagée comme une disposition à prendre en tout l'*inverse des jugements communs*, tout en modifiant les rapports suivant de certains principes de raison. Il est manifeste que l'imprévu, les oppositions qui en sont des éléments et la surprise causée par là même sont les caractères auxquels s'adresse l'analyse de Kant, et la réduction de quelque chose à rien, la grande attente trompée, ne représentent que des cas particuliers. Aussi peut-on montrer sans peine que l'explication formulée pour ces cas seuls est insuffisante. Mais il faut la faire rentrer dans la théorie plus générale de l'imprévu et des oppositions.

Nous ne parlerons que pour mémoire des théories qui voient les objets risibles exclusivement dans les imperfections et les défauts, parce qu'elles sont de toutes, à notre avis, celles qui conservent les moindres éléments du rire esthétique. Elles sont entachées d'un vice capital qui consiste à désigner effectivement certains objets, et certes très-nombreux du rire, mais à les définir simplement par un caractère qui considéré en lui-même n'a rien de gai. Le groupe des laideurs, fautes et sottises de tout genre, même quand on a soin de les spécifier comme inoffensives et non douloureuses, et qu'il répond ainsi réellement à ce qu'Aristote, en sa *Poétique*, appelle *ridicule*, ne peut pourtant pas nous fournir le concept philosophique du risible, à moins qu'on n'y joigne d'autres éléments à tirer de l'attitude et des opérations propres de l'esprit. Il y faut surtout introduire la perception des contrastes, et par suite les sentiments que cette perception provoque.

M. Courdaveaux cite parmi les auteurs de notre temps qui ont adopté la théorie « des imperfections », Lamennais, Adolphe Garnier et M. Lévêque. Il réfute spécialement et très-pertinemment ce dernier, qui, dans son ouvrage sur le *Beau* avait

d'abord défini le risible par l'*irrégulier dans les petites choses*, — l'irrégulier, c'est-à-dire dans le langage, ou du moins dans l'esprit dogmatique de cet auteur, le désordonné, le laid et le mauvais, — et qui ensuite, se ravisant, à essayé de tenir compte du rôle de l'imprévu et des contrastes en ajoutant l'*extraordinaire* à tous les autres cas de l'*irrégulier*, mais sans renoncer au fond à attacher aux phénomènes inattendus un caractère de désordre. Or il est très-certain que l'irrégulier, encore moins le désordonné ou quelque objet de blâme que ce puisse être ne sont pour rien dans de nombreuses classes de l'inattendu qui provoquent le rire (p. 65 et suivantes).

Nous passons à cette théorie de l'imprévu et des contrastes, à laquelle nous ramenaient déjà à tous moments les considérations précédentes, et qui en effet se fait presque toujours dans les autres théories une part plus ou moins accusée. Avec l'imprévu vient la surprise qui a des degrés, comme l'imprévu lui-même en a ; et des contrastes ou autres oppositions quelconques se produisent en même temps pour l'esprit qui établit toujours une comparaison, en eût-il même faiblement conscience, entre ce qui arrive et ce qu'il attendait, ou ce qui arrive et ce qui *pouvait* ou *devait* arriver. Nous nous refusons à distinguer avec M. Courdaveaux entre le cas de l'imprévu simple et celui des oppositions, parce que d'elle-même la surprise, petite ou grande, implique une comparaison d'objets ou d'événements dont les uns excluent nécessairement les autres en se produisant et procurent des impressions diverses. Nous n'admettons pas non plus qu'il y ait des cas de rire *esthétique*, ou des plaisanteries ou autres jeux qui provoquent ce rire, et dans lesquels il n'y ait place essentielle pour l'élément de l'inattendu. L'auteur, qui cite des exemples en preuve du contraire (p. 53-61), nous semble s'être contenté trop facilement en les apportant, et ne les avoir pas scrutés pour se demander, si la condition de l'imprévu, absente du trait principal ne se retrouve pas dans les accidents du lieu, ou du moment, ou de la manière dont le trait se détermine ou dont ses circonstances varient. La répétition même qui, comme chacun sait, est un moyen comique, se joint à l'inattendu qu'elle a l'air de bannir, à cause de ce qui reste toujours d'incertitude entretenue touchant le mode ou touchant la prévision même d'une répétition à demi attendue. De plus, la répétition met à profit cette propriété pour ainsi dire organique du rire qui consiste à se reproduire volontiers par le retour des mêmes représentations, tout comme à procéder par saccades dans le cours de chacune. La surprise est donc un élément indispensable du rire dont nous nous occupons. L'auteur, à la vérité, prouve mieux que la surprise n'est pas un caractère suffisant des cas où il se produit ; mais c'est ce que nous ne lui contestons pas. D'autres conditions doivent être satisfaites, quant aux dispositions du sujet lui-même et quant à la manière dont son esprit agit et se joue vis-à-vis des oppositions dont l'imprévu des choses ou des mots lui apporte la matière.

L'argument le plus spécieux qu'on puisse invoquer contre la théorie des accidents et des contrastes — aussi M. Courdaveaux l'oppose-t-il à cette théorie et à d'autres qu'il examine — est celui qui se tire des sujets graveleux ; car il est certain qu'er. tout temps et en tout état de civilisation ils prêtent au franc rire ; et pourtant,

lorsqu'on en a distrait les éléments de plaisanterie qui tiennent au choc des événements et des idées et aux jeux de mots, il semble y rester une grande cause spécifique de satisfaction plus ou moins basse et de grosse joie dont le rire est l'expression constante. Ceci est incontestable, mais l'objection peut se lever au moyen d'une distinction fort simple. En tout état de cause, il faut faire une part à l'exercice non esthétique du rire, à celui qui ne manifeste que l'expansion et la joie de la vie, et dont le rire constant de certains idiots est le type inférieur, développé ensuite chez les hommes intelligents, mais dont l'intelligence est un peu épaisse, et conduit à son idéal dans ce qu'Homère (cité ici par M. Bain) nous dit des Olympiens et de *l'exubérance de leur joie céleste après le banquet quotidien*. Mais une fois cette part faite, on est en présence de ces cas de rire qui, pour des objets graveleux comme pour d'autres, supposent certaines oppositions. La principale de toutes nous paraît s'établir entre la dignité de la nature humaine et ses graves accompagnements ordinaires, d'une part, et de l'autre, la dérogation à cette dignité par toutes sortes d'attitudes et de démarches, de pensées et de paroles, où l'imprévu, le singulier, l'insolite et ce qui communément se cache au lieu de se découvrir occupent une grande place. A cela se joignent les allusions, les sous-entendus et les jeux de mots plus abondants et plus faciles en matière graveleuse qu'en toute autre. Il n'est pas étonnant que les auteurs comiques trouvent là une mine des plus riches à exploiter, même en tenant compte de la gêne qui leur est imposée.

La théorie des contrastes a obtenu l'adhésion de M. Darwin, au moins comme appropriée aux cas où l'intelligence intervient, en dehors du rire des idiots, des enfants, et de celui qui n'exprime que la joie *olympienne* si justement reconnue par M. Bain. « Bien des auteurs, lisons-nous dans le livre de *l'Expression des émotions*, ont curieusement discuté les causes du rire chez l'adulte ; cette question est extrêmement complexe. Une chose incongrue ou bizarre, produisant la surprise et un sentiment plus ou moins marqué de supériorité — l'esprit étant d'ailleurs dans une disposition heureuse — paraît être dans la plupart des cas la cause provocatrice du rire. Les circonstances qui se produisent ne doivent pas être d'une nature importante... » (p. 215). Les observations de l'auteur sont, comme cela est naturel, principalement tournées du côté physiologique de l'émotion du rire. Toutefois nous pouvons faire quelques remarques avantageuses sur cette formule plus compréhensive et renfermant plus de conditions qu'il ne semble à la voir si brève. 1° Le mot *incongru*, s'il est ici la traduction de l'anglais *incongruous*, — comme nous le supposons, n'ayant pas le texte sous les yeux, — doit être pris sans doute avec une signification plus logique ou générale qu'en français, où il est d'un usage plus particulier que son étymologie ne le comporterait. Il s'agit évidemment d'une opposition entre les rapports saisis par l'esprit, dans la chose, et ceux qu'il s'attendrait à y trouver suivant l'ordre habituel. 2° La condition de surprise est énoncée expressément. 3° La condition du sentiment de supériorité n'étant pas autrement spécifiée, on peut croire qu'il s'y agit non du triomphe égoïste admis dans l'explication de Hobbes, ou dans d'autres analogues, mais de l'espèce de domination intellectuelle que s'attribue sur les rapports qui se produisent tout homme dont le

rire les accueille et par conséquent les juge. C'est au moins en ce sens que nous admettrions le *sentiment de supériorité* et que nous lui reconnaîtrions une place importante dans la théorie du rire esthétique. 4° La disposition favorable de l'esprit est encore une condition essentielle, puisque les mêmes objets et les mêmes accidents trouvent différents esprits, et les mêmes esprits dans différentes circonstances, diversement disposés au sérieux et au rire. 5° L'exclusion des circonstances d'une nature importante n'est rien de moins que la condition générale stipulée à l'égard de tous les objets esthétiques, et qui consiste en ce qu'ils doivent être *désintéressés*, ne présenter aucune propriété ou circonstance capable d'exciter, *en tant que biens ou maux*, des passions intenses.

On voit par nos réflexions, si elles sont justes, que la théorie des accidents et des contrastes demande à être complétée par un certain nombre de conditions nécessaires. Ces conditions en restreignent évidemment les applications. Mais d'un autre côté le chapitre des oppositions doit être conçu avec une grande généralité. Une vraie monographie du rire esthétique serait celle qui offrirait l'analyse complète de toutes les sortes de rapports qui s'opposent dans l'esprit en présence des objets et des accidents risibles.

M. Léon Dumont se classe avec M. Darwin parmi les auteurs qui, en somme, ont donné leur adhésion à la théorie des contrastes. Seulement, au lieu d'étendre le concept des oppositions et d'en chercher dans l'esprit les formes diverses, il a tenté de fixer le risible dans une seule espèce de contrariétés et d'expliquer le plaisir du rieur à l'aide de cette mécanique générale du plaisir, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans un autre article. A quelles conditions une attente trompée devient-elle la cause du rire ? se demande M. Dumont (*Traité de la sensibilité*, p. 204) : « Nous rions, c'est la réponse, toutes les fois que notre intelligence se trouve en présence de faits qui sont de nature à nous faire penser d'une même chose qu'elle est et qu'elle n'est pas... Nous sommes, par exemple, habitués à associer l'idée de telle qualité à l'idée de tel signe extérieur ; si ce signe s'offre à nous, l'idée de la qualité qui lui est associée sera immédiatement suggérée à l'esprit ; mais si, dans le même moment, nous découvrons par d'autres signes que l'objet n'a pas du tout cette qualité, qu'il possède même la qualité contraire, il se produit dans l'intelligence une rencontre particulière, un choc dont le contre-coup se fait sentir dans le diaphragme et se traduit par un rire. Les deux conceptions contradictoires ne se réalisent pas dans l'esprit, c'est au contraire parce qu'elles se repoussent mutuellement et qu'aucune ne peut se réaliser qu'il y a choc... »

» La véritable cause du rire (p. 207) est que la plupart de nos idées sont fondées sur les liaisons accidentelles, bien qu'ordinaires, des faits, au lieu d'être fondées sur des liaisons nécessaires et essentielles. Il en résulte que nous prenons souvent une qualité pour signe de certaines autres qui coexistent en effet avec elle dans un grand nombre de cas, mais se trouvent justement, dans le cas risible, coexister avec une qualité toute différente.

» Les deux forces contradictoires mises en jeu dans le rire ne pouvant aboutir à l'unité d'une conception sont obligées de s'écouler au dehors par une dépense d'énergie musculaire. Or l'homme est conformé de telle façon que les forces céré-

brales inutilisées dans le phénomène du rire deviennent une excitation du diaphragme... » Suit une description physiologique du phénomène. « ...En somme, le rire doit être considéré comme l'emploi d'un excès de forces qui n'ont pu se dépenser en conception intellectuelle. Le degré est en proportion de la force de suggestion des idées...

» Quand, en jouant avec un jeune chien, on fait le geste de le tirer par une oreille et qu'on le tire réellement par l'autre, nous sommes persuadé qu'on éveille dans son entendement les mêmes phénomènes qui, chez l'homme, s'expriment par le rire ; mais le surplus de forces qui chez nous se dépense en contractions du diaphragme, se transforme chez le chien, par suite de différences d'organisation, en mouvements de la queue, en bonds, ou en une sorte de mouvements joyeux qui n'est pas déjà si éloignée du rire...

» Le risible n'est pas la même chose que le laid. Dans la laideur, il y a à la vérité des qualités qui heurtent nos associations d'idées, mais elles ne sont pas contradictoires entre elles, puisqu'elles coexistent réellement dans l'objet. Elles sont imposées à l'esprit avec une intensité égale, et la représentation, suggérée par la perception, élimine, après un effort plus ou moins désagréable, la notion contraire suggérée par nos habitudes. A l'égard du risible, ce triomphe d'une notion sur une autre n'a pas lieu ; il n'y a pas effort ; il y a seulement une double excitation de l'esprit et par conséquent un plaisir considérable. Le risible ne se conçoit pas du tout, le laid se conçoit péniblement. Le risible augmente la force consciente par une double excitation qui se dépense en énergie musculaire ; le laid diminue la force consciente par l'effort qu'il exige pour repousser les idées qui lui résistent. Nous comparerons l'effet du risible à la rencontre de deux forces qui, par suite de leur choc, prennent spontanément d'autres directions sans être contraintes à s'obstiner dans celles qu'elles suivaient ; l'effet de la laideur, au contraire, ressemble à une force qui, étant obligée de pénétrer dans un lieu occupé par un autre objet, se trouve condamnée à emprunter, pour vaincre cet obstacle, le secours onéreux d'une force supplémentaire. »

Cette remarquable théorie, la plus nette et la mieux élucidée que nous connaissions, — et nos lecteurs partageraient certainement ce jugement, si la place ne nous manquait pour rapporter les exemples bien choisis et ingénieusement analysés qui lui servent d'illustrations dans le livre de l'auteur, — cette théorie a toutefois deux grands défauts à nos yeux. En sa partie physiologique, elle se rapporte à des liaisons de phénomènes tels qu'il en pourrait exister, nous ne le nions pas. Mais le choc physique, et l'augmentation des forces, et puis leur dérivation dans le rire, nous paraissent des assertions encore trop vagues pour pouvoir être utilement discutées, même à titre d'hypothèses. Nous ne saurions leur attribuer jusqu'à nouvel ordre qu'une valeur symbolique — avec un fondement physique inconnu — comme celle que nous reconnaissons au rapprochement institué par Kant entre les oscillations des organes et les oscillations représentatives d'un objet risible, ou à cet autre rapprochement si naturel, et dont M. Dumont tire un bon parti pour sa théorie, entre « l'attente continuellement trompée », cause du rire que provoquent les chatouillements et l'espèce de chatouillement intellectuel inhérent au rire esthétique.

Quant à la partie intellectuelle de la théorie, le grave défaut que nous y trouvons n'est pas celui que M. Courdaveaux s'efforce d'y faire sentir (*Du rire*, p. 89 et suiv., 169 et suiv.). M. Courdaveaux cherche à montrer par des exemples, et par ceux-là mêmes que M. Dumont a trouvé propres à illustrer sa pensée, qu'il n'est pas vrai de dire que l'esprit soit porté par l'impression de l'objet risible à deux jugements inconciliables, ou plus généralement à deux mouvements opposés. Nous ne pouvons entrer ici dans un examen détaillé, mais tout en admettant que l'auteur critiqué a trop borné la nature des oppositions assignables dans les divers cas du risible, nous croyons qu'il y a pour le moins matière à débattre et qu'une analyse approfondie, subtile, car il la faut subtile, permet souvent de démêler les éléments de la contradiction proprement dite que le critique se refuse à voir. Pour nous, ce que nous ne pouvons surtout accorder, c'est que l'opposition qui fait rire soit toujours et essentiellement dans l'*objet risible* et dans ses propriétés, plutôt que dans le *sujet risible*, c'est-à-dire capable de rire, et dans les comparaisons de tout genre auxquelles ce sujet se porte de lui-même, d'un côté, il est vrai, au cours des accidents, mais, de l'autre, au gré de sa fantaisie. Le rieur de M. Dumont est passif par définition, et cependant le rieur *actif*, celui qui pour faire rire les autres est obligé de saisir ou de chercher les mobiles du rire, n'est pas seulement l'artiste comique; ou du moins le rieur dans la vie possède les mêmes aptitudes et exerce les mêmes fonctions au degré près que le rieur dans l'art. Les différences énormes qui s'observent entre les hommes, quant à la propension à rire, à la facilité de percevoir ou de créer les occasions de rire, et enfin aux objets ou accidents si variables et de natures souvent si opposées qui sont en butte à la raillerie de chacun, se'on son intelligence, son éducation, ses habitudes, son caractère et sa moralité même, toutes ces différences prouvent surabondamment la nécessité de donner, dans une vraie théorie du *rire esthétique*, la première place entre les causes aux *oppositions que le sujet risible produit de son propre mouvement intellectuel*, et non pas aux *contrastes que présentent les objets ou les incidents, indépendamment de toute vue propre de l'esprit, ou même d'un esprit particulier*. Ce n'est certes pas que l'imprévu et la surprise ne dépendent point des objets, ni qu'ils ne jouent ici un rôle essentiel; mais ils ne sont jamais rien que comparativement au sujet, et celui-ci tire de ses perceptions à leur occasion les oppositions les plus diverses, parmi lesquelles il y en a qui provoquent le rire et qu'il peut chercher à saisir de préférence.

Si maintenant nous essayons de récapituler, en manière de conclusion, les jugements que nous a suggérés l'examen d'un certain nombre de théories, nous trouverons qu'il faut commencer par distinguer entre les explications physiologiques du rire et la théorie du rire du domaine psychologique; et distinguer, dans cette dernière, entre le rire que nous avons désigné sous le nom d'esthétique, et le rire où l'on doit voir un mode d'expansion de la joie diversement dirigée, depuis le *outburst* de la vie animale si bien décrit par M. Bain, jusqu'au sourire qui est une forme des relations de tendresse et une expression de la bonté.

Le rire esthétique se produit sous des conditions dont il faut se garder de faire des causes, et surtout des causes exclusives. Une des plus essentielles est la sur-

prise causée à l'esprit par quelque perception inattendue, par un accident, ne fût-ce qu'interne et relatif à ses propres opérations; car on peut rire des idées que l'on a. Sous ce rapport le rire est lié à ce genre de passions *acquisitives* qui dépendent des impressions reçues au moment même où quelque fait se réalise et où quelque *fin* est obtenue, laquelle, en elle-même ou en ses moyens, ne nous laisse pas indifférents.

Une autre condition essentielle et corrélative de la précédente consiste en ce que l'*intérêt* de l'esprit, eu égard à l'accident, doit-être *purement esthétique*. L'indifférence qui n'existe pas esthétiquement, nous venons de le dire, doit exister physiquement et moralement, au moins un moment, au moment même du rire : c'est-à-dire qu'à *ce moment*, l'agent intelligent qui perçoit l'accident pour lui risible ne doit pas penser que cet accident est un mal grave (un malheur, une mauvaise action, etc.) ou un bien considérable et relatif à des intérêts qui lui sont chers.

La troisième condition, qui serait mieux nommée le mode essentiel de perception du risible, est attachée à ce fait que l'agent intellectuel perçoit vivement une opposition de quelque espèce entre l'accident — ou mode d'accident — dont il est frappé, et celui que la direction de sa propre pensée lui fait envisager comme ayant pu se produire à la place du premier : — ayant pu, ou ayant dû selon son jugement ou son attente.

Cette troisième condition est elle-même subordonnée à une autre; c'est que l'opposition quelle qu'elle soit, pour être risible, se présente à un esprit porté de quelque manière à la joie ou pure ou mélangée, et apte, de plus, par nature ou habitude, à saisir promptement divers côtés des choses. Sans cela les accidents restent indifférents ou prennent une autre physionomie.

C'est en examinant les différentes sortes d'oppositions que l'esprit à coutume de saisir pour s'émouvoir au rire qu'on trouve à faire leur juste part aux causes trop exclusivement envisagées dans les théories, telles que « laideurs inoffensives, » petits défauts, petits désordres ou désordres singuliers, accidents bizarres, » comparaisons malignes, désappointements, choc de jugements contradictoires, » quiproquos, équivoques, jeux de mots de toutes sortes, etc. etc. » Et il ne faudrait pas oublier, comme on le fait presque toujours, le contraste du réel et de l'idéal; en entendant ici simplement par idéal ce que l'esprit regarde comme conforme à la dignité humaine en fait d'appréciation, de conduite et d'attitudes, chez les individus, ou de leur part, en chaque espèce de fonctions et de circonstances, et qu'il oppose aux appréciations, à la conduite et aux attitudes dont les individus le rendent réellement témoin en lui causant plus ou moins de surprise. Une remarque importante, à ce propos, c'est que la dérogação à la dignité non-seulement ne doit emporter rien de trop grave, en soi ou par ses conséquences, — ceci résulte d'une condition précédente, — mais que, telle qu'elle est, le témoin ne peut en rire qu'à la charge de s'en rendre jusqu'à un certain point le complice, puisqu'il s'en fait un sujet de jeu, au lieu d'un objet de blâme : et ce jeu, dans bien des cas, il est prêt lui-même à en devenir l'acteur ou l'imitateur, afin de goûter ce plaisir de la *détente* dont M. Bain a parfaitement rendu compte. Enfin il est facile d'apercevoir dans ces oppositions du réel et de l'idéal, dans la vie, dans

les jugements, dans les applications diverses de l'intelligence aux événements et aux mœurs, outre un important élément de l'art comique et de toutes les sortes de caricatures, le principe dominant de ce qu'on nomme l'*humour*. Car si cette sorte d'esprit nous paraît se distinguer des autres et s'élever au premier rang, c'est en ce qu'il fait mieux sentir et valoir que ne le fait tout autre l'idéal même que la plaisanterie commune semble sacrifier et avilir.

Nous avons nommé le *jeu*, et voilà encore, nous ne dirons plus cette fois une condition, mais un caractère de tout rire esthétique auquel la conscience se prête ou dont elle recherche ou prolonge les occasions. Nous avons essayé, dans un de nos articles précédents, de marquer la place de la notion de jeu dans la théorie générale du Beau. Dès que le rire est du domaine esthétique, par un grand côté, et entre dans le domaine de l'art, il est clair que ce commun caractère doit aussi être le sien. Le rire est un jeu. Mais cette vérité s'aperçoit encore mieux directement, quand on songe et à la *comédie* proprement dite qui est un jeu et qui en porte le nom chez l'acteur, et à l'ordre tout entier des plaisanteries humaines, à tous les degrés, dans toutes les relations possibles et dans toutes les sphères. Il y a là un jeu constant de la vie, parallèle au jeu de l'art, et d'ailleurs son générateur. Ce jeu, considéré dans sa généralité et dans l'ensemble de ses applications, et abstraction faite des abus dont il n'est pas exempt, doit avant tout son charme et son incontestable utilité à la fonction qu'il remplit de dérober l'homme passagèrement aux pensées graves et aux sentiments tristes. Si la vie est ainsi faite qu'il faut, suivant le mot d'un homme qui ne riait pas, « que le cœur se brise ou se bronze, » ne devons-nous pas bénir la nature qui place entre les deux termes du sombre dilemme cet adversaire commun du réel et de l'idée, l'esprit qui rit ?

REVISTA CONTEMPORANEA, director D. José del Perojo (Madrid, San Mateo, 11, Bajo).

L'objet de cette revue est de « fondre en une seule publication toutes les manifestations de la culture, en donnant à ce mot *culture* le sens le plus large ». Ce n'est pas l'organe d'une école, d'une doctrine. Bien qu'il se rattache à la philosophie de Kant, le directeur de la *Revista contemporanea* n'entend exclure de ses colonnes aucune des « directions » de l'esprit scientifique, philosophique, littéraire et moderne. Voici le programme que la *Revista* se propose de remplir :

1° Nouvelles, contes et légendes; dans cette section, on se propose de faire connaître, pour la première fois en Espagne, les principaux conteurs allemands, anglais, russes, français et norvégiens.

2° Essais et études en tous les champs de la culture, histoire, littérature, droit, philosophie, science du langage, politique, sciences naturelles, géographie, musique, arts plastiques, voyages, ethnographie, archéologie, science de la guerre, etc.

3° Poésies originales d'auteurs en renom.

4° Revues littéraires sur le mouvement intellectuel en Espagne, France, Angle-